

lument à celle que les médecins nous ont faites de la manière dont a été frappé le malheureux enfant inconnu qu'on a transporté à l'hôpital Saint-Autoine, et dont nous recherchons aussi l'assassin.

—Absolument ! répliqua M. Pénissot, très préoccupé. On dirait que c'est la même main qui a agi, ou, en tout cas, la même arme qui a servi dans les deux circonstances !

—Nous reviendrons là-dessus plus tard ! fit M. Didier à voix basse.

Puis, plus haut :

—Comment vous expliquez-vous que l'assassin ait pu frapper sa victime, ici, à l'improviste ?

—La scène est très facile à reconstituer ! répondit Robert en se levant. Le comte sortait par cette porte. — il indiquait la porte de gauche, — pour aller gagner cette autre porte, — il indiquait la porte de la chambre de Jeanne, située en face, à droite. Le comte devait donc traverser ce salon dans sa longueur et passer nécessairement devant cette troisième porte, en face de la cheminée, qui donne sur une entrée ouvrant sur le corridor.

—Oui, en effet.

—Ceci étant admis, il est évident que l'assassin, quel qu'il soit, s'est embusqué derrière les draperies qui recouvrent cette troisième porte. Il a laissé le comte s'avancer de deux pas au-delà, puis étendant le bras, il l'a frappé d'un premier coup par derrière. Le comte, comme il arrive souvent, en pareil cas, avant de tomber aura tourné sur lui-même et présenté ainsi la gorge au deuxième coup du meurtrier. Aussi voyez, il est tombé là, en arrière, juste à ce point du tapis tout imbibé de sang, le haut du crâne tourné vers la porte...

—De la comtesse.

—C'est cela.

—Nous ferons ramener le corps tout à l'heure et nous le placerons où vous dites, pour reconstituer la scène. Mais vous l'expliquez avec une clarté merveilleuse, et c'est bien ainsi que les choses ont dû se passer.

—Un témoin oculaire ne serait pas plus concluant ! ajouta le substitut d'un ton étrange.

—Pour un médecin rien de plus facile. Tout parle ! répliqua Robert.

—“ Pour la justice aussi ! ” fit M. Didier de la Tour.

En ce moment la porte s'ouvrit et le brigadier parut.

—Le chef de la sûreté voudrait parler à monsieur le juge d'instruction, s'il est libre, dit-il.

—Il a découvert quelque chose ! pensa le magistrat instructeur.

—C'est bien, qu'il entre ! fit-il avec empressement. Monsieur Dauray, veuillez vous retirer une minute. J'aurai encore à vous parler et à vous faire signer votre interrogatoire.

XI.

On comprend sans peine l'effroyable coup reçu par madame Dauray, en lisant la lettre de Robert que nous avons reproduite. Elle aurait dû tomber foudroyée, morte elle-même. Mais l'amour maternel ne désespère pas ainsi et se cramponne avec une sorte de folie, là où nulle autre affection ne trouverait où se raccrocher.

“ Il sera toujours temps de mourir ! ” pensa-t-elle. Courons... peut-être arriverai-je à temps pour le trouver vivant, ou

pour recevoir son dernier soupir, s'il ne s'est pas tué du coup ; ou pour mourir sur son corps !

Madame Dauray avait reçu la lettre fort tardivement. Le commissionnaire ayant reçu vingt francs pour sa course, avec recommandation de ne remettre la missive qu'à minuit au plus tôt, était entré chez un marchand de vin. Là, rencontrant des camarades et enchanté de son aubaine, il avait bu, s'était attardé, se disant que pourvu que la lettre arrivât après minuit, c'était tout ce qu'il fallait. Il ne s'était donc présenté, rue Lafayette, au domicile du docteur, que vers les deux heures du matin.

Là, il avait perdu beaucoup de temps à parlementer avec la concierge qui ne voulait pas le laisser monter. Puis il avait fallu faire lever madame Dauray, qui, bien que ne dormant pas, s'était dé-habillée et couchée, dans la crainte, si son fils rentrait, qu'il ne la trouvât debout, ce qui aurait pu l'affliger. Il était donc environ trois heures du matin quand madame Dauray reçut la fatale nouvelle.

Soutenue par une fièvre étrange, galvanisée par ce qui aurait dû la briser, avec la rapidité et la sûreté de mouvement que donnent certaines exaltations où nous n'appartenons plus qu'au mobile, irraisonné souvent qui nous guide, elle s'élança, telle qu'elle était, tête nue, sans pardessus, hors de sa chambre, descendit l'escalier, demanda le cordon à la concierge, d'une voix qui sonnait creux, sans trembler, et se précipita dans la rue. Là, elle hêla une voiture qui passait à vide, monta dedans, donna l'adresse de l'hôtel de Noiville, rue de l'Université. Tout cela avec une rectitude automatique.

La voiture roula. La mère restait immobile. Pas une larme, pas une secousse nerveuse. Rien ! Une idée fixe : Arriver à temps, revoir son fils, vivant ou mort !

Tout à coup, elle tressaillit. Le fiacre s'était arrêté. Elle était arrivée !

Madame Dauray descendit, et se trouva devant la porte de l'hôtel de Noiville. Cette porte était gardée, à cet instant, par deux agents de police en uniforme.

Bien que l'assassinat fût commis depuis peu d'heures et qu'on se trouvât au milieu de la nuit, la nouvelle, on ne sait comment, s'en était déjà répandue. Aussi, y avait-il devant la grande porte cochère à deux battants, un petit rassemblement fort animé, où on discutait le fait, en le dénaturant et en le grossissant à plaisir, car on ne connaissait encore aucun détail.

Ce rassemblement arrêta l'élan de madame Dauray en lui barrant la route, et lui causa une douleur aiguë au cœur. Ce rassemblement ne voulait-il pas dire, à pareille heure, en face de cette maison : Un malheur est arrivé !

En même temps, au milieu du murmure confus des voix, elle distingua ces paroles :

—Ainsi, il est bien mort ! Vous en êtes sûr ?

—Absolument mort ! Il n'a pas poussé un cri, il est tombé foudroyé !

—Il est trop tard. C'est fini ! pensa la mère.

Et elle fendit la foule, sans s'inquiéter des résistances et des protestations, jusqu'à la porte, où elle se trouva en face des deux gardiens de la paix.

—On ne passe pas ! lui dirent-ils.

—Je suis “ sa ” mère ! répondit elle.

—La mère de qui !

—De celui qui est mort.